

ENTRETIEN

Gérard Berréby

Il est fou de rock, de Guy Debord et de poésie, et pour lui, les livres sont sacrés. Soucieux de leur offrir les meilleures impressions, et presque par provocation, Gérard Berréby, autodidacte, a fondé les éditions Allia il y a bientôt 40 ans et 780 titres de collection.

Le projet de cette revue est de faire se rencontrer des personnes issues de champs divers, et que leurs discours ou leurs pratiques non pas fusionnent ou se superposent mais se frottent, s'inquiètent mutuellement. Si l'on fait entendre cet affrontement, c'est qu'il y a questionnement. Votre travail ne relève pas que d'un seul champ. Vous êtes éditeur, vous avez créé et vous dirigez les éditions Allia, mais aussi vous écrivez et vous avez une œuvre d'artiste. L'une de vos pièces a été exposée à la Criée. Ma question sera simple : pourquoi les éditions Allia ?

À un moment de sa vie, dans une espèce de mégalomanie, on pense que l'on est porté par quelque chose, que l'on a des capacités, des qualités que les autres n'ont pas, que tout ce qui existe ne nous convient pas et que l'on va inventer quelque chose d'autre. C'est ainsi que je me suis attaqué au livre en créant une maison d'édition mais j'aurais très bien pu faire autre chose. J'ai pris alors le contre-pied de ce qui se faisait dans l'édition française et, par exemple, j'ai constitué un catalogue, ce à quoi les professionnels m'ont répondu : ce n'est plus l'époque ! Vous arrivez, vous avez à peine 30 ans, vous n'allez pas faire de discours, vous n'allez pas débattre de manière contradictoire et vous n'allez pas prétendre à quelque chose dans la mesure où vous n'avez

encore rien fait. J'ai compris que ce n'était pas le moment de tenir des propos publics. Pour cela, il aurait fallu que j'aie déjà réalisé un certain nombre de choses. Comme j'ai la prétention d'intervenir dans de nombreuses disciplines, je voulais exploser celles-ci et créer des courants entre elles pour les mêler. Construire quelque chose et après nous verrons. Donc j'ai publié, et lorsqu'il y a eu plus de 900 titres au catalogue, on pouvait avoir une petite idée de ce que je faisais et je pouvais me permettre de m'exprimer. Assez tardivement par rapport à la création de la maison d'édition, en 1982, j'ai accepté de prendre la parole publiquement pour parler de mon travail, en restant discret sur les problèmes passés. Et, à ce moment-là, quand on a commencé à comprendre les enjeux mis en place et quel était notre désir de construire un catalogue et son orientation, on s'est aperçu qu'il n'y avait pas d'autre maison d'édition qui aurait pu publier ces livres. Il y avait une démarche politique, intellectuelle, dans les choix, mais aussi s'opère à ce moment-là quelque chose qui relève de la sphère privée. Et c'est magnifique quand la sphère privée se mêle à la sphère publique sans qu'on le voie ! Un tout apparaît. J'étais sujet et j'étais acteur de ce que je faisais. Simplement j'ai produit des livres écrits par d'autres et l'assemblage de tous ces ouvrages publiés a montré une vision d'une époque donnée par un individu qui vivait dans cette époque.

Quelle est cette vision ?

Spontanément je vous dirais que je me suis toujours intéressé à ce qui se déroulait dans les marges. Certaines choses doivent y rester mais d'autres doivent être ramenées au centre. Quand on remet au centre ces choses considérées comme un épiphénomène lors des époques successives et que ça a du sens, on voit ce qui se dessine, comme si on enfilait les perles d'un collier, c'est-à-dire un point de vue assez critique sur notre monde, un héritage bousculé, dans lequel on intègre ce qui a été marginalisé lors de la transmission. Cela donne une pensée générale qui n'est pas exprimable en tant que telle parce qu'il y aurait de l'abus à l'exprimer à travers ces voix que j'ai fait découvrir ou que j'ai ressuscitées, mais ça remet en question beaucoup de choses. Et surtout, quand j'ai décidé de m'exprimer sur ce que je faisais, il me parvenait les échos de lecteurs pour qui ce travail avait une importance. Ça m'a libéré et je suis descendu dans l'arène.

C'était une arène alors, un lieu de combat ?

Oui. Un lieu de combat dans la mesure où nous sommes en France et je ne suis pas français mais le suis devenu, où je ne suis pas issu du sérail mais d'un tout autre monde. Dans la société française, on a beaucoup de mal à accepter et à intégrer ceux qui ne nous ressemblent pas. Et c'est seulement quand j'ai imposé ce que j'ai fait, quand cela a eu une existence publique et reconnue qu'on a été obligé de m'accepter. Nous vivons dans un monde où l'entre-soi, la complicité dans un milieu, de par l'origine familiale, de par l'acointance intellectuelle, etc., pose des problèmes mais provoque aussi des choses positives. Les difficultés que j'ai rencontrées m'ont obligé à approfondir ce que je devais faire et à inventer des choses que j'avais en moi mais sans y penser de manière consciente. Je vous parlais tout à l'heure d'exploser les disciplines. Je n'ai jamais fait appel aux spécialistes du genre pour en faire un livre et, quand ils se sont adressés à moi, j'ai refusé. Par exemple, j'ai publié l'œuvre de Leopardi en français, un chantier énorme évidemment. Si quelqu'un d'un peu lucide dans le monde des affaires et de l'édition dit : on va prendre les plus grands « italianistes » français pour traduire les livres et les préfacier, les annoter, etc., je réponds : grand danger ! Il faut libérer l'œuvre de ceux qui la cadenassent puisque le spécialiste de Leopardi ou des situationnistes ou de n'importe quel domaine ne va travailler que pour ses pairs. Or ma démarche initiale était de sortir précisément les livres des griffes de ceux qui en ont la possession pour les libérer et les rendre publics, pour que le public puisse s'en



emparer ! Pour cela il faut débarrasser le livre de tous les oripeaux qui tiennent le public à distance. C'est dans cette aventure que je me suis lancé, avec mon état d'esprit.

Prenons Leopardi. Votre livre est énorme, gigantesque, pas loin de 3 000 pages. Je me souviens l'avoir pris en mains et feuilleté dans une librairie parisienne. Presque je n'en croyais pas mes yeux. Pour ce poète, il y a une matérialité importante de l'objet livre. Dans une librairie, je peux vous assurer qu'il est vraiment là, il sert même à ordonner les rangements parce qu'il fait tenir les autres livres. J'insiste sur cet aspect technique parce ce n'est pas rien qu'un projet relevant des lettres ou de la poésie ait cette matérialité concrète. Mais, si vous n'avez pas choisi ou opté pour les italianisants attentés, quel que soit leur mérite, comment vous êtes-vous débrouillé pour réaliser cette édition ?

Il y a plein de gens capables. Quand j'ai créé la maison d'édition, assez rapidement ça a ressemblé à quelque chose et la maison irradiait autour d'elle une énergie en attirant énormément de gens qui venaient nous voir, nous sollicitaient,

nous écrivaient, voulaient travailler avec nous, des gens très intéressants et hyper capables avec qui j'ai beaucoup fait. Mais ça n'a pas plu à tout le monde quand la chose est devenue publique, Leopardi et autres. Par exemple on a sorti une édition bilingue traduite du latin des *900 conclusions* de Jean Pic de la Mirandole, restées inédites en français pendant plus de cinq siècles. Cela provoque un changement quand quelqu'un travaille depuis trente ans sur Pic de la Mirandole dans son bureau à l'université... Il y avait une sorte de provocation de notre part pour nous débarrasser des appareils critiques, des introductions justifiant la publication de l'œuvre. Quelqu'un arrivait et la seule raison qu'il avait de travailler sur un auteur est qu'il avait vingt ans de travail derrière et allait nous coller deux cents pages de préfaces sur un livre de mille pages. Il y avait aussi dans mon esprit une certaine sacralisation, presque biblique, du livre : on ne devait pas tricher avec le contenu d'un livre. J'en suis bien revenu depuis, j'ai publié sur cette question, c'est-à-dire sur la manipulation à travers les livres. Ces idées qui m'habitaient alors m'ont conduit avec justesse à faire ce que j'ai fait. Par exemple, je n'avais pas les codes pour m'adresser

aux gens, aux auteurs, traducteurs, éditeurs, agents, puisque je ne venais pas de ce milieu-là et donc ma façon de me comporter était naturelle et souvent faisait tache. Je me suis dit : s'ils ne sont pas à même de voir ce qui se passe puisque nous n'avons pas les mêmes manières, tant pis pour eux. Je construisais ma maison et je me foutais de savoir si c'était tant pis pour eux ou pas.

Vous avez parlé de « ramener les marges au centre ». Vous qui avez travaillé d'abord sur des mouvements d'avant-garde dont les situationnistes, vous savez que c'est un risque, quand les marges commencent à « irradier ». Après ces années, vous trouvez-vous dans la situation d'avoir créé, à partir des marges, un code qui devient trop lourd à un certain moment, voire un carcan ?

Pour moi c'est certain.

Je vous pose la question car vous avez beaucoup travaillé sur le situationnisme.

Pour ne rien vous cacher, je ne savais pas ce que je faisais mais j'avais parfaitement conscience de le faire. Je ne savais pas où ça allait me mener et tant mieux, parce que l'inconscience qui m'habitait et la méconnaissance d'un certain nombre de problèmes ont développé une audace inouïe et une inventivité peu courante. Aujourd'hui j'ai conscience des problèmes techniques (gestion de stocks, distribution, librairie, coût des stocks, transport, gestion financière, etc.) et cela me freine. Quand je n'en avais pas conscience, j'étais le roi du monde, j'allais où je voulais, j'étais porté par mon énergie et mes idées, j'entraînais avec moi des gens, le feu prenait, les branches n'étaient pas humides, elles n'étaient pas pourries, un craquement d'allumette et ça partait. L'inconscience est un atout extrêmement important pour entreprendre quelque chose

Vous êtes à Paris, vous n'avez que 24 heures dans une journée comme tout le monde, avec vos goûts, votre dynamique, vos risques, vos enjeux, différents selon les périodes. Vous publiez environ 20 livres par an depuis 38 ans. Si vous vous retournez sur le « paysage » de ces publications réalisées, que se dégage-t-il ? Comment cela se passe-t-il, au moment de l'action ?

D'abord il y a une très grande injustice entre les hommes. Nous sommes inégaux devant l'intelligence, la connaissance, et nous ne possédons pas tous la même énergie. C'est comme ça, il faut l'accepter. Ensuite, quand on aime ce qu'on fait, nos capacités et nos moyens

sont multipliés. On ne trouve plus le temps long, on ne ressent plus la fatigue. Alors je me réjouis de voir le travail transfiguré, transcendé au point que ce n'est plus un travail. Voir le travail fini, la qualité du contenu et la qualité esthétique des ouvrages, en ayant réussi à renverser la contrainte et la fatigue, ça multiplie les possibilités.

J'entends bien : votre énergie, votre désir, votre dynamisme se portent dans d'autres champs d'action. Mais il reste la question : dans votre travail d'éditeur, quels sont les cheminements concrets, comment tout cela se territorialise-t-il ? Cela vous vient comment ?

Si vous voulez, pour vous répondre très simplement, c'est comme des démangeoisons...

Ça vous démange...

Oui, sinon je ne serais pas ici mais à la plage, étant de passage à Marseille. Ce serait du masochisme de m'en priver puisque je vis à Paris. Quand je dis ça me démange, c'est qu'il y a des individus « habités » qui ont besoin d'exprimer ce qui les agite pour trouver un peu de quiétude et produire, créer, rencontrer, faire avec les autres ou tout seul.

Alors j'entends tout à fait ! Dans l'action, dans le désir, dans l'énergie qui touche au corps, toujours quelque chose échappe. À la fois on sait ce qu'on fait et on ne sait pas pourquoi on le fait. Quelque chose échappe, disons, de la cause du désir, de la cause de ce moment, plutôt quelque chose que rien. Je vais prendre l'exemple de Jean Pic de la Mirandole, connu même par ceux qui n'en sont pas des spécialistes. C'était un génie universel, disait-on à son époque où il était possible que tout le savoir soit incarné chez un même homme. Pourquoi publier ce très gros livre sur Jean Pic de la Mirandole, *Les 900 conclusions* ?

Déjà, pour les raisons que vous venez de citer. Je suis étonné qu'il soit absent des manuels scolaires et des catalogues des éditeurs. Et aussi, parce que c'était un hérétique.

Voilà, c'était un hérétique.

C'est ce qui m'attire, mais pas de manière mécanique, parce que j'ai remarqué que, chez ces hérétiques, ce qu'ils ont vécu n'est pas un accident. Une chape de plomb s'est abattue sur leur œuvre. On l'a un peu dépoussiérée, remise au goût du jour. En la faisant connaître au monde actuel, on en voit l'importance. Pourquoi fais-je cela, ce travail compliqué, fatigant ? Parce que, ainsi, je remercie, je paie ma dette à ceux

qui m'ont aidé à me construire et à m'élever au-dessus de ma condition intellectuelle à travers ma connaissance. Vous m'avez dit de me retourner sur le paysage de mes publications réalisées, 900 livres. Chez moi il y a peut-être les quatre ou cinq derniers livres que j'ai publiés mais je n'en veux pas plus parce que ça me paralyserait de regarder ce mur de livres en étant content de ce que j'ai fait. Ce serait le début de la mort, c'est-à-dire, la fin.

Bref vous ne fétichisez pas le travail que vous avez fait.

Non. Ce qui compte c'est ce que je suis en train de faire et ce que je ferai après. Quand je dis « payer ma dette », c'est que des choses m'ouvrent les yeux. Je ne fonctionne pas comme beaucoup d'intellectuels respectables qui comprennent par un procédé de *cogito*, de compréhension, d'analyse. Je comprends avant tout de manière intuitive et sensible, et c'est seulement dans un deuxième temps que je comprends de manière articulée en mettant en marche mon raisonnement. Ce deuxième temps confirme ma première compréhension intuitive. Il est rare que je comprenne une chose mais si je la comprends et qu'elle ne m'intéresse pas, je ne m'y arrête pas et elle provoque en moi un effet sensuel et psychique qui joue le rôle de fonction d'éveil. Par exemple, la sacralisation du livre, présente dans mon esprit, m'empêche de bâcler et m'oblige à une lutte incessante pour toujours aller plus loin.

Vous nommez le lien entre ce qui se fait et celui qui fait, l'acteur. Si j'ai parlé de la comparaison des 900 livres mis sur un mur, c'est que celle-ci peut renseigner sur ma propre position car j'ai passé ma vie à « défétichiser » un savoir. Et vous parlez maintenant comme les créateurs parlent de leur travail. Par exemple, dans les petits livres que Macha Makeïeff a publiés chez Actes Sud, elle insiste exactement sur le point que vous nommez, ce point de création. Il faut laisser tomber pour pouvoir construire.

Vous pouvez prendre la totalité des livres que j'ai publiés et les mettre dans d'autres mains, ça ne sera pas la même histoire. Par exemple j'ai découvert un film que je ne connaissais absolument pas, avec Johnny Depp. On lui demande comment il s'appelle : « Blake, William Blake, comme le poète », mais... c'est un tueur ! Aussi, quand je publie *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer* de William Blake en français, je fais mettre en couverture la photo tirée du film où l'on voit Johnny Depp dans la barque en train de mourir et dériver vers l'au-delà. Nulle part ailleurs on

aurait fait ça puisque c'est une vision totalement subjective. Quand quelqu'un vous parle, on sent s'il est authentique ou non. S'il est authentique et qu'à un moment il veut freiner sa confession, ça s'entend à l'oreille. J'ai pensé depuis toujours que la pensée qui anime les hommes est une chose beaucoup trop sérieuse pour ne pas l'abandonner aux spécialistes de la pensée. Je ne fais que paraphraser un historien de l'art, Baxandall, qui a dit cette phrase à propos des *Quattrocento*. Quiconque s'installe dans une activité humaine finit par se scléroser et mon obsession, qui a été mon antidote, était de lutter contre la sclérose inévitable due à la répétition. Aussi je cassais le rythme, régulièrement, je changeais de braquet et j'aillais ailleurs. Au début des années 1990, j'avais publié deux livres de Leopardi, les *Pensées* puis les *Petites Œuvres morales*, et une âme charitable m'a dit : « je suis très content pour toi, tu prends ton chemin, tu vas vers une spécialisation dans les classiques italiens qui sont de très bonne qualité... ». Moi, poli, je réponds : « merci, c'est très gentil », puis je rentre chez moi. Je ne suis pas encore un vieux chnoque. Juste après j'enfile trois livres de Francis Picabia, dont *Jésus-Christ Rastaquouère*, j'adore. Pas par provocation pour prendre le contre-pied de ce que je faisais mais, dans l'unité de tout ce que j'habite, il y a Leopardi et il y a Picabia. Quand j'ai pris Picabia, les gens ont commencé à se poser des questions parce que, avec Leopardi, on commençait à parler de ma maison de façon très positive. Moi je me voyais enfermé, corseté dans ce profil et je me suis inquiété pour ma santé mentale au cas où je m'enfermerais dans cette spécialisation. Régulièrement j'ai la ressource pour rebondir et inventer d'autres choses.

Les commentateurs « avisés » distinguent d'une part Picabia Dada puis Picabia surréaliste, ce sont les chefs-d'œuvre exposés dans les musées, et d'autre part le Picabia - je schématise - des jeunes femmes sur la Côte d'Azur, avec des petits chiens, des petits jouets, cela va au-delà de Picabia... Comment considérez-vous ces deux Picabia ?

Je vous donne un exemple pour parachever le tableau : il a été l'un des premiers à acquérir une « automobile », et, un jour, devant lui, une voiture n'avancait pas assez vite. Il a sorti un pistolet pour tirer dans les pneus. J'adore, c'est mon monde ! Je suis attiré par plein de choses contradictoires. J'aime beaucoup le Picabia dadaïste, j'adore le Picabia poète et j'aime le Picabia mondain parce que le Picabia mondain n'a jamais empêché les révérences du dadaïste et n'a pas étouffé l'émerveillement poétique du même Picabia.

Je pense qu'il faut s'ouvrir à l'idée que l'on peut aimer des choses différentes et contradictoires et qui nous procurent un relatif équilibre et que ce n'est pas en choisissant une voie monomaniaque qu'on va s'en tirer. En vous disant ça, je sors de ma zone de confort et je n'avais pas du tout prévu que notre entretien prendrait cette orientation.

Autrement on se serait ennuyé Gérard, vous êtes d'accord ?

La qualité de l'entretien n'est pas due à celui qui parle mais à celui qui fait parler. Si la première question est : qu'est-ce qui vous a donné envie d'être éditeur ? Je réponds : votre question me coupe complètement l'envie de répondre, je fais les choses parce que je veux bien les faire. Les meilleurs entretiens, c'est avec des interlocuteurs qui avaient compris 2 ou 3 choses dans mon travail. Ils me donnaient une direction et après c'est mécanique. Je dis à peu près toujours les mêmes choses mais de manière différente, et, surtout, l'entretien n'est pas programmé, et je ne sais pas si on a parlé 30 minutes ou 120 minutes !

Questions posées par Hervé Castanet.
Texte établi par Françoise Santon.

